

Les Galaxies Markarian

COLLECTION FICTION FÉLIN
Collection dirigée par Lauren Sebbag et Stéphane Goulhot

Pour obtenir notre catalogue, vous pouvez nous écrire à
info@editionsdufelin.com
et consulter notre site :
www.editionsdufelin.com

Illustration : Nicolas Wild

© Éditions du Félin, 2018
7 rue du Faubourg-Poissonnière
75009 Paris
ISBN : 978-2-86645-881-2

TALINE TER MINASSIAN

Les Galaxies Markarian



Avant-Propos

Qu'on le considère comme un roman géographique, une fiction historique ou un roman d'espionnage, ce livre s'inspire librement de l'actualité internationale et de l'histoire récente ou ancienne du Caucase, du Moyen-Orient et de l'Asie du Sud. Les personnages inventés pour ce roman évoluent dans un espace géographique et dans un environnement de faits réels documentés par de nombreux voyages et des lectures tous azimuts. Bien entendu, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé est purement fortuite. Mais en tant qu'historienne, je tiens surtout à préciser que ce récit basé sur des faits réels repose sur des hypothèses et une chaîne de causalités qui sont, quant à elles, purement fictives.

Pour leur contribution directe ou indirecte à l'idée de cette histoire ou à l'un ou l'autre de ses divers épisodes, je remercie Jean-Robert Raviot, Anahide Ter Minassian, Jeanne Duyé, Frédéric Chaubin, Anne Kazazian, Christophe Chiclet, William Van Andringa, Cyril Roussel, Vahé Ter Minassian, Philippe Cortay, Dominique Césari, Gérard Chaliand, Nicolas Wild, Françoise Rey, Anne Viguiet, Pallavi Joshi, Monireh Kechavarzi et Stéphanie Berg.

« Dis-moi, ô Ahura Mazda,
afin que je comprenne clairement :
comment, dans le rayonnement
de la Justesse,
mes dix forces intérieures et extérieures
se fortifient-elles et irradient-elles ?
Grâce à elles, je voudrais atteindre
la Perfection et l'Immortalité
pour les offrir aux hommes et aux femmes »
Yasna des Questions, 44, 18.

La forteresse

C'était la troisième fois que Diane se laissait distraire. Elle releva la tête et chercha ses lunettes de soleil. Depuis deux semaines qu'elle avait rejoint cette équipe de Patrimoines sans frontières installée sur les flancs du mont Aragats, la jeune femme était tout entière à la tâche que lui avait assignée Andreas Frisch, l'archéologue en chef. Il s'agissait de cartographier l'ancien aqueduc et le système de canalisation de la forteresse d'Amberd. Seulement, au-dessus d'elle, le vol d'un rapace à la taille inhabituelle ne cessait de l'intriguer. Elle se saisit de son iPhone et tenta de zoomer. Le volatile venait de se poser sur l'un des sommets crénelés de l'épaisse muraille de basalte. C'est précisément à cet instant que *Guantanamo* – la sonnerie du réveil programmé sur son portable – lui rappela qu'Andreas, comme chaque matin à 10 heures, l'attendait, tasse d'Ovomaltine en main, pour établir le programme de la journée. Elle oublia le rapace. L'échange fut bref. Elle avait presque achevé ses relevés et serait enfin confortablement installée à Erevan dans son hôtel Villa Aykedzor, loin de la fournaise de cette montagne austère, pour établir, au frais, le plan qui devait servir à l'équipe de fouilles attendue dans une semaine. Après quinze jours passés dans la montagne à dormir à la belle étoile, elle se réjouissait à l'idée de retrouver la capitale, ses terrasses, ses cafés et ses restaurants aux tonnelles ombragées. Dans dix jours, elle accueillerait à l'aéroport de Zvartnots son ami Andreï venu de Crimée

pour faire quelques observations qu'il décrivait comme indispensables à sa thèse de doctorat en astrophysique. Diane le savait, ce petit voyage n'était que prétexte à roucouler à ses côtés.

Soulagée d'en avoir fini avec les instructions d'Andreas, répétées au moins cinquante fois, elle redescendit le chemin pentu en direction de la forteresse, jetant un œil sur le vaste paysage des gorges de l'Arkashen, l'un des deux canyons qui entourent l'éperon rocheux sur lequel se perche la forteresse. De là, le regard s'étend sur toute la plaine en contrebas, presque jusqu'à Erevan, et, par temps favorable, jusqu'au somptueux mont Ararat. Parvenue à l'angle sud-est, elle constata que le rapace avait repris son manège, une dizaine de mètres au-dessus d'elle. Il semblait s'acharner sur quelque chose au sommet de la muraille. Elle reprit son iPhone. Sur la troisième photo, un détail l'intrigua. Elle zooma. Un fil pendait du bec de l'oiseau. Au bout de ce fil se profilait une petite pelote de la taille d'une balle de ping-pong. Elle s'étonna, amusée que ces rapaces du mont Aragats, ces fameux gypaètes barbus du Caucase dont Andreas avait longuement décrit les caractéristiques la veille au dîner, soient finalement plus joueurs que ne laissait supposer leur réputation. Un cri déchira le silence de la montagne. Elle leva les yeux et vit qu'un second volatile, d'une envergure encore plus démesurée, venait disputer la proie du premier, plongeant son bec au même endroit. Elle ne put s'empêcher de reprendre une photo. En agrandissant, elle vit que le rapace avait pris possession d'un morceau de chair, exactement de la même couleur que son cou. Aucun rongeur de la montagne n'aurait pu fournir une telle masse. Elle se promit de surfer

le soir même sur Internet pour en savoir plus sur les mœurs et le régime alimentaire de ces mystérieux oiseaux de proie.

Une Niva qu'on devinait vert bouteille sous une demi-douzaine de logos d'ONG et la poussière accumulée, pila à proximité. En débarqua, hirsute, le logisticien chilien de Patrimoine sans frontières, un routard de l'humanitaire qui avait navigué ces dix dernières années du Tadjikistan à la Bosnie et dans tous les recoins du Caucase. Juan embrassa Diane avec fougue. Il avait encore l'espoir de susciter chez elle un enthousiasme qui ne se manifestait guère. Elle lui colla son téléphone sous le nez.

– Tiens, *compadre*, regarde un peu les photos que je viens de prendre. Deux de ces gypaètes barbus dont vous parlez tout le temps. Et j'en ai deux dans la boîte! À quelle proie s'attaquent-ils d'après toi?

La faune et les oiseaux d'altitude n'avaient plus aucun secret pour Juan, baroudeur et alpiniste à ses heures. Du moins le croyait-il et se plaisait-il à s'en vanter.

– Tu ne saurais pas reconnaître une souris d'un lion, Diane! C'est des rapaces, ça, rien à voir avec les gypaètes barbus. Ce sont des vautours, du style des condors qu'on voit chez nous, dans les Andes!

– C'est bon, Juan, s'il te plaît, tu vas pas me dire qu'ils t'ont suivi depuis Valparaiso!

– Mais regarde un peu la taille et l'envergure de ton volatile! Les gypaètes sont trois fois plus petits! J'en ai aperçu un hier justement, là-haut, du côté de la station cosmique. Ces deux-là, dit-il en fixant la hauteur de la muraille, avec leurs pattes et leur tête rouge, ce sont vraiment des créatures exo-

tiques. Improbables, même, dans ce coin perdu du Caucase. T'as pas des jumelles? Je veux en avoir le cœur net.

Juan n'avait pas envie de demander à Andreas sa paire de jumelles de réserviste de l'armée suisse, que celui-ci ne prêterait d'ailleurs qu'après avoir énuméré les innombrables précautions d'usage. Il se dirigea vers le flanc sud de la muraille d'enceinte du château fort. D'un coup d'œil expert, il jugea qu'une ascension d'une dizaine de mètres en gros appareillage avec des prises à foison ne devrait pas lui poser de problèmes. Il ne pouvait plus grimper par le sentier habituel. Andreas venait de mettre la dernière main à la délimitation du chantier de fouilles. L'enceinte de la forteresse était entourée de cordons de protection en ruban adhésif blanc marqués de croix rouges fournis par les collègues d'Andreas, ceux du CICR, qui ne savaient plus que faire du matériel donné par Genève pour parer aux éventuels tremblements de terre. Diane admira l'ascension souple de son collègue qui, en moins de cinq minutes, parvint à atteindre son but. Un rapide rétablissement et Juan était debout, au sommet, les bras levés en signe de victoire. Le couple de volatiles s'envola dans un sinistre claquement d'ailes.

– Alors, alors?! cria Diane.

Juan restait silencieux. Figé, le regard fixé devant lui, comme tétanisé.

– Alors, Juan?! Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que tu vois? répétait Diane, dont la voix avait peine à couvrir le bruit du vent.

Il tourna son visage vers elle, livide.

– Mais qu'est-ce qui se passe?

Sans répondre, Juan entreprit aussitôt de redescendre dans un mouvement beaucoup moins assuré que l'instant d'avant.

– Ne reste pas là Diane, vite! Dépêche-toi! Va chercher

Andreas. Il y a un mort au sommet de la muraille. C'est ça que les vautours sont en train de bouffer! lâcha le Chilien d'une voix presque étouffée.

Ses yeux reflétaient l'horreur du spectacle qu'il venait d'en-trevoir.

Sans demander davantage d'explications, Diane grimpa à toute vitesse le sentier à la recherche d'Andreas. Le Suisse entendit ses cris et se contenta de passer la tête par la fenêtre du mobil-home métallique de l'armée soviétique qui lui tenait lieu de domicile – les deux autres avaient choisi de rester sous la tente, un peu plus haut dans les prés, sous prétexte de mieux «entrer en communion avec l'extraordinaire voûte céleste», comme disait Juan, en réalité pour ne pas avoir à partager leur intimité. Avec plus de deux semaines de retard, douches et toilettes de campagne devaient être livrées le lendemain.

Entre-temps, au sommet de la muraille d'Amberd, dans l'éclat du soleil de 10 heures, ce matin du 29 juin 2013, les oiseaux étaient retournés à leur besogne. Indifférents aux gesticulations de Juan, redescendu au pied de la muraille, à proximité de l'entrée des bains, les rapaces se livraient à un travail méticuleux.

Andreas avança sur les escaliers de la roulotte et sortit tranquillement son BlackBerry.

– Toujours pas de réseau! Nom de Bleu!... Bon, restez ici tous les deux. Je descends en voiture et j'appelle dès que je peux. Le mort, au fait, c'est pas quelqu'un qu'on connaît?!

Aucune réponse. Andreas ne savait pas qui prévenir. Le trio était seul dans la montagne depuis quinze jours dans l'attente du reste de l'équipe. À l'exception des bergers, du patron de la cambuse destinée à l'accueil des touristes et de la cuisinière,

qui montait chaque jour de Byurakan pour livrer les repas, la forteresse ne voyait passer que des touristes qui débarquaient en minibus, des familles endimanchées ou parfois des routards avec sac à dos. Les nuits là-haut étaient aussi fraîches que silencieuses. Seul le vent de la soirée qui, ces derniers temps, soufflait souvent jusqu'au milieu de la nuit venait déranger le sommeil profond de la petite équipe.

Au volant, Andreas, concentré sur les nids-de-poule qui risquaient d'endommager la Nissan Pathfinder dont il considérait la conduite exclusive comme un attribut essentiel de son statut de chef de mission, parvint à reprendre ses esprits. Son sang-froid apparent n'était qu'une façade. La conduite solitaire l'apaisa. Ses mains cessèrent de trembler. Il descendait pour la millièame fois, toujours avec autant d'émerveillement, les lacets de cette route de l'Aragats, s'amusant à distinguer les veaux et les grosses pierres volcaniques qui se confondaient parfois dans les horizons presque lunaires de ces prés, aux allures de steppe de montagne, à 2500 mètres d'altitude. Une fois dépassée l'antenne Beeline, censée, quand elle n'était pas en réparation – c'est-à-dire un jour sur deux –, fournir le réseau de téléphonie mobile à toute la région, il arriva au croisement de la route d'Amberd et du tronçon conduisant vers la station d'étude des rayonnements cosmiques, située au bord du petit lac au pied du sommet de la montagne de légende. Il contempla le panorama qu'on eût dit sorti tout droit d'un film de science-fiction des années 1970. Au sommet de la montagne, les cuves perchées qui servaient à la captation des rayonnements cosmiques avaient été installées à l'époque de la gloire de la science soviétique par l'Institut de radiophysique d'Erevan. Andreas distinguait plus

bas, presque perdus dans la brume, les premiers contreforts de l'Aragats où brillèrent tels d'ardents casques au soleil, la dizaine de télescopes de tailles et de générations différentes de l'Observatoire de Byurakan. L'Union soviétique avait fait du cosmos une véritable religion, s'était-il plu à songer la veille. Il prit le virage sur sa droite et descendit à toute allure vers Byurakan, s'arrêtant quelques minutes à la hauteur de l'entrée du territoire de l'Institut de physique, où il semblait désormais y avoir plus d'apiculteurs que de physiciens, pour s'arroser le visage à l'eau glacée du torrent et s'éclaircir l'esprit. Constatant que le réseau était miraculeusement revenu, il s'empressa de faire défiler ses numéros préenregistrés et retrouva celui du jeune adjoint au chef de la police d'Achotarag, venu la semaine précédente sur le site des fouilles pour s'assurer que toutes les autorisations étaient bien en règle. Alors qu'il essayait, dans un arménien rudimentaire, de rendre compte de la macabre découverte, il remarqua qu'il ne savait même pas si le mort était un homme ou une femme.

– *Allô! Barev dsez. Andreas Frisch-e dsez ghankaroum è. Il y a un mort à Amberd. Envoyez vos hommes et un médecin.*

Le commandant Achot Karapetian n'était pas certain d'avoir compris ce qu'il venait d'entendre. Il s'essaya à l'anglais.

– *Good morning Mr. Frisch. I remember you. Dead man in Amberd is really dead? I send medical team?*

– *Yes, really dead. Please come quickly with police team and forensic doctor.*

– *OK, we come now,* répondit l'adjoint Achot en raccrochant brutalement, sans salutations, à la manière soviétique.

Andreas remonta dans son véhicule et reprit le chemin en sens inverse. Après quelques lacets, la route traversait un

paysage de création du monde d'où semblaient se dégager les forces telluriques qui avaient façonné ce lieu. Moraines, caillasses amoncelées par les éruptions passées de ce volcan éteint laissaient la place aux campements de bergers arméniens ou kurdes yézidis qui avaient installé leurs animaux dans les pâturages pour les trois mois d'été. Au loin, la sombre silhouette de la forteresse d'Amberd se détachait dans le ciel déjà blanchi par la chaleur.

Les trois voitures de la police arrivèrent à 11 h 08. Andreas se sentit soulagé et réconforté par cette présence pourtant immédiatement envahissante. La cinquantaine bedonnante et joviale, enveloppé dans une chemisette blanche et caché derrière des lunettes de soleil de contrefaçon achetées au duty free de l'aéroport de Prague, « Tonton Gago » – Diadia Gago – ou plus officiellement le colonel Gagik Krikorian, extrayait péniblement ses cent dix kilos de son Pajero climatisé marqué des insignes de la direction de la police du Marz de l'Aragats. Tout le monde savait que sa loyauté sans faille à « Serj » et à son clan avait fini par être récompensée. Le commandant Karapetian le suivait. Ce dernier cachait mal l'agacement que suscitait chez lui l'attitude trop décontractée, sinon débonnaire, de son chef. Était-ce de la décontraction, du je-m'en-foutisme ou était-ce de la lassitude, de la mélancolie ? Diadia Gago – qui le savait ? – récitait par cœur dans sa tête, et à tout instant de la journée, des milliers de strophes : Pouchkine, Akhmatova, Mandelstam, Tcharents, et même Heine en traduction russe. Et toutes sortes de chansons aussi, et d'airs d'opéra. En uniforme et cravaté, le jeune Karapetian tenait à la main un appareil photo. Il com-

pensait sa très petite taille par une certaine raideur. Il posa sa tablette numérique dernier cri sur le toit du 4 x 4. C'était comme s'il cherchait à chaque instant à se donner une contenance pour juguler son agitation intérieure. En vain. Cette attitude était à la fois gênante pour ses collègues et stressante pour ses subordonnés. Le chef de la police régionale et son adjoint furent bientôt entourés d'une nuée d'uniformes bleu-gris affairés à prendre possession des lieux. Une silhouette étonnante sortit lentement de la deuxième voiture de police arrivée sur les lieux, une Toyota Corolla. L'homme s'avança d'une manière qui ressemblait à un rituel mille fois répété. Une cinquantaine d'années, très grand et très mince, un crâne totalement chauve, des yeux très mobiles et malicieux derrière des lunettes rondes d'intellectuel russe d'avant la Révolution, le docteur Ippolit Knadjian salua l'assemblée de sa main droite, dans un geste digne d'un hiérarque de l'Église. Considéré comme le meilleur légiste d'Erevan, le plus excentrique aussi, Knadjian avait pratiqué son art comme un sport de combat. Engagement total. Né à Bakou, formé à Leningrad, médecin dans l'armée soviétique – comme son père – pendant plus de dix ans, puis sept ans d'Afghanistan, après quoi Knadjian avait été promu à Moscou, affecté au service d'une unité secrète du KGB chargée des « enquêtes spéciales » : *serial killers*, crimes de psychopathes, meurtres rituels des gangs mafieux ou des clans caucasiens... En 1991, avec la chute de l'URSS et les indépendances, il « rentra » en Arménie, un pays, comme il disait, où il n'avait même jamais mis les pieds avant. Il écrasa sa cigarette, rangea son mégot dans une toute petite boîte en acier qu'il referma soigneusement et fourra dans sa poche avant de se diriger sans un

mot vers l'escalier qui partait du parking et descendait vers la forteresse. Dans un murmure, il demanda à Krikorian : « Gagik, alors, où est ce corps ? »

Seuls le commandant Karapetian et le docteur Knadjian possédaient les aptitudes physiques pour grimper au sommet. Volontaire pour y retourner, Juan fut mis un peu trop brusquement à l'écart par un sous-fifre qui lui expliqua qu'il serait bientôt interrogé par un capitaine de police parlant l'anglais, attendu d'une minute à l'autre. Juan, au bord de la crise de nerfs, éclata en invectives. « Interrogé?! » Il venait de réaliser, terrifié, qu'il pourrait bien figurer parmi les suspects. Les policiers eurent vite raison des protections soigneusement installées par Andreas en vue du chantier archéologique. Ce dernier regardait, désespéré, l'anéantissement de trois jours d'un travail pénible et minutieusement préparé. La haute silhouette du médecin légiste se détachait à présent au sommet de la muraille, bientôt rejoint par le commandant qui, à peine avait-il achevé son rétablissement sommital, ne put réprimer une réaction de recul. Diane, qui contemplait la scène, crut l'espace d'un instant qu'il allait basculer en arrière. Curieusement, le médecin n'esquissa aucun mouvement pour s'agenouiller près du corps. Il semblait observer fixement ses pieds et dit quelques mots au commandant. D'un geste de l'index, il lui indiquait les angles de prises de vue pour les photos. Quelques minutes plus tard, les deux hommes étaient sur le parking, laissant l'équipe de jeunes policiers munis de harnais et de cordes amorcer leur délicate besogne.

– Voilà un mort qui ne risque pas de livrer beaucoup de secrets, déclara le médecin légiste. Débrouille-toi quand même

pour faire transporter ce qu'il en reste à mon labo sans trop le chambouler. Je veux examiner les tissus.

– Que voulez-vous dire *dorogoi*? passant soudain au vouvoiement et au russe comme d'autres collègues auraient enfilé la veste de leur uniforme, pour se retrouver dans leur fonction et rehausser leur statut. J'ai la situation bien en main. Je les appelle tout de suite là-haut. Dans les formes. La dernière fois, les circonstances étaient telles que...

– *Vsio*, on ne va pas dresser la liste des ratés de tes services! interrompit le légiste. Ce corps est resté deux heures de trop à la disposition des charognards. Le processus de décharnement est presque achevé. C'est un squelette qui est là-haut, mon cher Gago. Enfin, presque. Et je crains fort que tu aies maintenant plus besoin des services d'un ornithologue que des miens. Tu connais un bon gastro-entérologue spécialiste des vautours? ricana-t-il.

En réalité, il jubilait. Trente secondes avaient suffi à le convaincre : ce cadavre allait devenir l'objet d'étude le plus intéressant qu'il lui avait été donné d'examiner depuis ses années à Moscou. Les prochaines quarante-huit heures allaient être grandioses.

– Et s'il vous plaît, *pojalouïsta*! Ne le laissez pas tomber! Le type est grand, enfin il était grand, et costaud! Belle ossature. Bâti comme ça, ce n'était sûrement pas un Arménien, poursuivit-il dans la veine macabre et sarcastique qui était un peu sa signature.

Le couple de vautours, expliquait Diane à l'un des jeunes policiers aux yeux dorés de l'équipe, dans son russe hésitant, avait pris son envol vers 10 h 45. Il s'était dirigé tout à coup vers l'ouest, comme s'il fuyait le soleil, en direction des gorges

de l'Amberd. Puis il avait amorcé une descente dans le canyon dont elle ignorait si elle s'était conclue par un atterrissage. Elle n'avait plus vu les atroces oiseaux. Ils n'avaient pas réapparu depuis. Elle savait qu'elle ne pourrait plus jamais dormir sous une tente, de toute sa vie.

I

•

Enfants du Soleil

*« Celeste Aïda, forma divina,
Mistico serto di luce e fior,
Del mio pensiero tu sei regina,
Tu di mia vita sei lo splendor. »*

L'air de bravoure qu'entamait le ténor roumain fut traversé par un vol incongru. Dans la pénombre de la grande salle de l'opéra d'Erevan, les spectateurs levèrent les yeux. Une chauve-souris était restée enfermée. Le vol erratique de la bête, qui semblait pourtant à l'aise, avait transformé soudain la voûte de cette salle conçue dans les années 1930 par l'architecte de la capitale, Alexandre Tamanian, en une grotte presque troglodytique. L'apparition acheva d'éloigner du drame égyptien l'attention de Rouzane qui, ce soir, décidément, restait hermétique à la plénitude du chant verdien qu'elle aimait tant, fût-il à la mode caucasienne. Des fréquences inédites se mêlèrent au chant tandis que Radamès attaquait son registre le plus aigu.

Il tuo bel cielo vorrei ridarti,
Le dolci brezze del patrio suol
Un regal serto sul crin posarti,
Ergerti un trono vicino al sol.

« Décidément, Erevan ne sera jamais la Scala », songeait Alvard Terzian. Assise à la gauche de Rouzane, la patronne du *Yerevan Weekly*, dont la chevelure frisée et striée de blanc échappait à tous les canons esthétiques des coiffeuses locales, posait son regard, toujours exigeant et sans concession, sur la

scène. Ce soir, Alvard était en mode hiératique, langage corporel impénétrable. D'un coup de fil passé vers 18 heures, une heure avant le début du spectacle, elle avait exigé la présence de Rouzane à ses côtés. Non pour faire la chronique de cette version d'*Aïda*, mille fois donnée depuis l'époque soviétique, avec le même décor en carton-pâte et les mêmes danseuses maniérées, les mêmes conventions scéniques éculées. Le *Yerevan Weekly*, hebdomadaire anglophone entièrement *made in Armenia*, seule presse lisible de la république, comme aimait à le répéter sa patronne, traversait une période de difficultés financières. Les annonceurs se faisaient plus rares et Alvard devait, pour sauver son journal, renégocier à la baisse les contrats de la plupart de ses journalistes. Une soirée à l'opéra était le moins qu'elle puisse faire pour présenter la chose à la meilleure de ses reporters. Et aussi pour parler à l'amie, une amie qui aurait pu être sa fille, qu'elle appréciait et voulait protéger. Même si, naturellement, elle ne se serait jamais laissée aller à lui manifester le moindre signe d'affection. À l'entracte, elles avaient bu au foyer de l'opéra, subitement empli de femmes en toilettes au kitsch achevé, quelques coupes de mauvais *champanskoïe* de fabrication locale, trop sucré et servi tiède. Alvard Terzian regrettait déjà de n'avoir pas cédé à la tentation d'une vodka glacée. Elle lança : « Rouzane, tu connais la situation du journal. Depuis la faillite d'Arayik Sardarian, nous sommes de plus en plus dépendants des annonceurs. Mais la conjoncture...

– Vas-y Alvard, coupa Rouzane, *spit it out !*

En anglais, elle se plaçait tout de suite d'égale à égale face à Alvard. Il n'y avait plus ce fossé entre l'Arménienne de Californie et la petite locale, censée avoir tout à apprendre de celle

qui a vu le monde et connaît la vie. Il y avait l'anglais BBC élégant et précis de Rouzane, qui tranchait avec l'américain mâché et débraillé de l'ex-hippie, l'ex-*lefty* du campus de Berkeley au milieu des années 1970. *Exit*, du moins mise à bonne distance, la grande professionnelle qui dispense quotidiennement aux jeunes de son équipe ses leçons sur le métier de journaliste, sur l'anglais bien tourné – elle relisait et corrigeait tous les papiers –, sur le droit des femmes, sur l'arménité à réinventer, sur l'incontournable réconciliation avec la Turquie...

Plus tard dans la soirée, après quelques verres, elle prodiguait ses conseils avisés, mais toujours décalés, sur les hommes. Sergueï, le jeune pigiste des pages économiques, qu'Alvard détestait mais dont elle craignait aussi qu'il ne file à Moscou, au *Moscow Times*, dont le rédacteur en chef le « draguait » depuis ses dernières vacances en Arménie, répétait à la belle Rouzane, les soirs de grand découragement, derrière une bière sur la place de l'Opéra, pour dénouer les nerfs de tout le monde, pour provoquer le rire salvateur : « La grande dame, là, si elle valait un radis, elle serait pas à Erevan. Elle serait au *New Yorker* ! Son écriture, ce sont des phrases toutes faites, de la langue de bois. Tout ce qu'elle sait faire, c'est ramener des sous et fricoter avec les oligarques ! Et, bon, il y a un âge où il faut choisir : le cognac ou le string ! »

– Si je veux continuer à faire tourner le journal, je dois demander aux journalistes de l'équipe d'accepter une réduction de 25 % de leur salaire. Tu es la première avec qui j'en discute...

– *I see*. Tu parles d'un privilège ! Bien commode, n'est-ce pas, l'argument de la crise financière ? Ton carnet d'adresses est rempli de pigistes locaux qui te coûteront moins cher. Non

seulement ils ne rechigneront pas à la tâche mais certains sont même bons. Je suis bien placée pour le savoir. Si c'est à Arevik que tu penses...

– Écoute Rouzane, ne fais pas ta diva. Je te demande de réfléchir. D'ici quelques semaines, la situation du journal doit être réexaminée...

– Tu me vires, c'est ça ?

– Arrête Rouzane, fit Alvard, subitement prise d'un mal de crâne, un effet du mauvais champagne sans doute. On en reparle après-demain au comité de rédaction, avait-elle conclu, tournant brusquement les talons comme dans une mauvaise série américaine.

Elles s'étaient séparées vers 23 h 30. Alvard avait pris un taxi et rejoint sa résidence à Ayketzor, le Neuilly, enfin, toutes proportions gardées, d'Erevan, tandis que Rouzane avait regagné à pied le vaste appartement du square Tamanian, au pied de la Cascade. Ruminant ses pensées, elle passa, indifférente, devant la statue de l'architecte fondateur, traversa en diagonale le parc sans prêter davantage attention au *Chat* de Botero et aux autres sculptures contemporaines illuminées par les bons soins de la Fondation Garibian. Vivre dans ce quartier, au premier étage d'un immeuble en tuf de facture stalinienne était dans cette ville un privilège dont elle était pleinement consciente et qui ne devait rien, fort heureusement pour elle, à la paye consentie par Alvard Terzian. Un tour de clé et elle pénétrait dans le vaste appartement dorénavant à sa disposition depuis que son père, physico-chimiste, membre de l'Académie des sciences, avait obtenu un *Grant* de l'Institut Max-Planck et était désormais à Munich. L'an dernier, à son retour de Montréal où elle avait achevé un cursus de science

politique à McGill, elle s’y était installée et retrouvée toute seule. Elle y avait ruminé sa rupture dévastatrice, oubliée depuis lors, avec Jonathan, un historien d’art dont les théories fumeuses sur le postmodernisme et l’art conceptuel l’avaient un temps impressionnée. Et puis ses longs discours avaient fini par la barber. Toute cette intelligentsia occidentale prétentieuse et déconnectée du réel l’énervait, la révoltait, même.

Rouzane s’avança vers le balcon, une véritable loggia, protégée par un treillis de vignes enlacées et de vastes vélums. La nuit étoilée, le vent fou du soir, tout dans cette ville perdue aux fins fonds du Caucase lui semblait à l’écart du village global. Après un séjour dans une métropole occidentale, elle en savourait maintenant tous les avantages. Elle rejoignit la salle de bains avec eau courante chaude et froide. C’était un luxe réservé aux apparatchiks à l’époque soviétique. Dans une certaine mesure, ça l’était resté. Le temps d’accomplir quelques ablutions, de vérifier son reflet dans le miroir – beauté brune, fossettes, yeux brillants de diamant noir et chevelure opulente –, elle alla se coucher. Elle fut tirée du lit à 5 heures du matin par la sonnerie de son téléphone. La voix rauque d’Alvard :

– Rouzane, désolée de te réveiller. Un corps a été trouvé à Amberd. Tu y vas.

– *A crime story*? Bon Dieu Alvard, j’ai été mutée à la rubrique faits divers ou quoi? Tu aurais pu au moins m’avertir! répondit Rouzane en réprimant un bâillement.